

Collés contre le comptoir-table,
Où leurs couverts sont toujours mis,
Ils attendent, la soif aimable,
Pour “ taper ” les anciens amis.

Pour dormir ils n'ont pas d'auberge ;
Un coin, ou même le chemin,
Un porche, parfois, les héberge
En attendant le lendemain.

Au printemps, on les voit paraître,
Les habits un peu plus râpés
Et les traits de chaque pauvre être
De plus de rides sont coupés.

Fiers de voir l'hiver qui décampe,
Ils s'abreuvent de chaud soleil ;
Pour ces rêveurs perchés aux rampes,
Chaque jour à l'autre est pareil.

Fourbus, usés jusqu'à la trame,
N'étant plus hélas qu'un lambeau,
A l'hôpital ça rend leur âme
Et le corps n'a pas de tombeau...

J'en sais un qui, dans une cave,
Par un triste soir automnal
Mourut comme meurt une épave...
Entre sa pipe et son journal.

Des bêtes en tissant leur toile
Avaient aveuglé les deux yeux
Et, tranquillement, sous le voile,
Mangeaient et vivaient dans les creux.